

## ***Festival de Bayreuth***

### ***Le Vaisseau fantôme***



*La farouche volonté de vivre son rêve.*

Senta a grandi dans la demeure de son père un capitaine de navire marchand au long cours... Dans une belle maison confortable d'une ville hanséatique située aux confins des latitudes boréales... là où commencent et s'achèvent les lointaines expéditions, rapportant vers d'interminables quais les trésors extraits de pays exotiques, qui deviendront marchandises...

Lorsque le père rentre de ses longs périples, ses cheveux et ses vêtements, émettent des parfums de tabac et d'épices qui dispensent les rêves extrêmes... Senta est une demoiselle... Sa mère n'est plus.

Des couleurs surgissent dans cette intimité restreinte et figurent des miroirs aux effluves de Jacaranda, de jasmins et d'Ibicus sur lesquels le cacao et le café coulent jusques aux tasses et verres enclos au fond des bahuts... Dans la maison bourgeoise rien ne manque ! Rien de l'indispensable... mais tout est caché derrière les murs soigneusement tapissés de beige, qui enserrant la scène de bas en haut. L'escalier en diagonale courbe, partage le volume unique, de l'angle supérieur droit à l'angle inférieur gauche de la façade de scène. Et l'action, tout au long des tableaux, se déroule dans ce vestibule.

En bas ! En haut ! Décalque exact d'un univers sur l'autre. Portes et fenêtres reportées à l'envers sur les murs de la partie supérieures. Le décors d'un réel approché, reproduit à l'inverse pour figurer le rêve.

Les acteurs s'y insérèrent, chantant en apesanteur, passant de l'une à l'autre des parties.



Que le réel surgisse ?  
 Mais quel réel ? pourquoi  
 donc le réel ? Et quand ?  
 Il y a là le coffre à  
 jouets de Senta. Bien  
 présent et qui contient  
 toute la panoplie  
 indispensable des poupées  
 de chiffon, des  
 polichinelles et autres  
 arlequins. Et le livre ...Le  
 livre dans lequel tout la  
 fiction de la petite Senta  
 se déroule... Veut-on parler  
 de la vérité crue qui  
 pourrait surgir à  
 l'extinction de la  
 divagation... De la  
 lumière... alors que la flamme  
 qui embrase depuis tant  
 d'années l'imagination de  
 Senta la somnambule,  
 s'éteindra brusquement ?  
 Oui ! Là est le prodige et  
 l'inattendu de cette mise  
 en scène de Claus Guth...  
 Qui se révèle si  
 profondément pensée.  
 Active, mais d'une mobilité  
 restreinte.  
 Avançons un peu et puis...  
 jusqu'au bout...  
 La petite Senta se tient  
 dans un lourd fauteuil à  
 accoudoirs, plongée dans sa  
 lecture. Retentit  
 l'Ouverture, ouragan

dressant ses cahots et ses  
 vents coulis de sonorités  
 admirables...

Plus tard, le père  
 s'installe dans ce même  
 fauteuil à son retour... le  
 Hollandais y fera une  
 halte... Senta sur les genoux  
 du père esquissera un de  
 ses innombrables rappels de  
 l'enfance...

Sur un mur le tableau d'une  
 marine... sous l'escalier... un  
 rectangle vide dont seule  
 sa lampe d'éclairage  
 témoigne que le portrait du  
 Hollandais y fut autrefois  
 accroché... Donc le  
 mystérieux errant sur les  
 mers à la recherche d'un  
 ultime port... et d'une femme  
 unique... est en route... Et qui  
 le devine au point de  
 l'aimer jusqu'à l'ultime  
 sacrifice doit se révéler à  
 lui. Le vagabond des  
 eaux... s'approche Et la  
 musique pénètre Senta la  
 prépare... La grand voile qui  
 porte l'errance, claque et  
 vole vers l'éternel des  
 mers et des océans  
 infinis... ! Le malheureux en  
 attente de pardon va surgir  
 au regard de Senta ! Qui  
 grandit ! Mais ne quitte  
 guère son fauteuil et lit  
 toujours cette même  
 histoire dans le livre de  
 marocain rouge à tranche  
 dorée de son Prix d'honneur  
 d'écolière ! Senta nourrie  
 de l'angoisse inscrite dans  
 les pages de l'histoire du  
 Hollandais...

La maison paternelle abrite  
 des fileuses... Elles y  
 viennent chaque jour  
 tentant de ramener la

rebelle au réel...De lui faire partager une existence tangible. Chantant et filant, ces compagnes attendent elles aussi que le Père rentre. Mais Senta, son livre posé, ne sait que chanter la Ballade qui vient du fond des âges. Sans doute du fond antérieur de sa vie, le sein de la mère qu'elle n'a pas connue! Elle ne file ni n'œuvre en rien, elle attend de repartir dans ces limbes là! Pour toutes ; Senta languit comme un méchant enfant ! Et Mary, la nourrice qui a bercé sa petite enfance, organise et dirige la maison, Mary dont la chaise à bascule occupe le bas de l'escalier... est impuissante... Placée, entre le monde perceptible et son double... De loin de près , le père est le pôle unique de cette existence livresque alimentée par quelques apports extérieurs. Les marins surviennent dans la pièce, récitent plaintes ou chants joyeux en menant un ballet sur l'estrade apportée dans la pièce... Quand soudain le Hollandais surgit ! Il porte le même uniforme que le père, la même barbe entoure son visage... cheveux poivre et sel et lunettes à monture dorée accentuent encore l'effet de Sosie ! Un cri déchire l'air ! La musique l'accompagne et tranche... La rencontre opère sa

fascination... Senta entre définitivement dans le cercle le plus rapproché du noyau de sa démence... Elle s'extrait de sa lecture ! Elle porte, une robe de "petite fille", Bleu marine à passepoils blancs, mise à sa taille adulte, sa chevelure de pensionnaire encadre un visage parfois inexpressif. Et le vaisseau aux voiles rouges tombe des ceintres et s'appuie en haut de l'escalier, la population et les marins dévalent les marches sans bruit... Le hollandais et Senta échangent promesses et serments dans une atmosphère ouatée... la musique les porte, les enserme puis submerge intensément l'action. Eric, le fiancé apparaît. Il semble l'intrus de ce monde aux frontières ahurissantes... Questionneur fébrile et superficiel d'acteurs jouant capitonnés de sourires et de pensées gélifiées qui s'affirment dans le déroulement d'événements suprêmement ineptes. Il s'avère incapable de reprendre sens ! Ses hurlements sont ceux d'un garçon piégé par ses propres souvenirs, ses propres serments qui soudain n'ont plus aucune portée ni résonance. Tout se retire devant lui... Se dissout... Il étouffe tel un nageur près de sombrer... Alors qu'il ne voit ni ne sent l'eau de ce flux

qui le frappe .Il surgit  
comme le destin réel de  
Senta...Et dans le même geste  
qu'elle accomplit afin de  
porter secours à son  
rêve,elle manifeste sa  
volonté de le fuir !Est-  
elle enfin femme ? Sans  
doute assez pour refuser  
d'être arrachée à son  
délire... à sa figuration  
d'un monde authentique  
...Qu'elle sent proche à  
saisir !

Elle se retourne... Et lâchée  
par l'influence d'Éric,la  
vision de deux jumeaux vêtus  
d'un même uniforme...de même  
chevelure...de même...de  
même...Deux... confondus en un  
seul...la fait chavirer.Le  
Hollandais !Le père !Le  
père !Le Hollandais !Source  
de vie et nourriture de  
l'esprit et de l'âme!Le  
père qui occupe et dédouble  
par subterfuge l'amour  
possessif dont il a  
submergé Senta...La tourmente  
musicale enfle  
paroxystique,tandis que  
Senta monte l'escalier vidé  
de ses occupants,longeant  
le mur paré d'un immense  
rideau de velours rouge..  
Et elle avance d'un pas  
ferme vers cette porte  
palière,au faîte de  
l'escalier,là où flotte un  
pan de voile du bateau...Elle  
avance farouchement vers la  
porte derrière laquelle  
s'est enfui le  
Hollandais...Et elle  
s'élancera vers la mer  
démontée qui va les  
engloutir.

Et le rideau rouge s'écarte  
violemment libérant un

espace que Senta s'apprête  
à franchir par la ce  
qu'elle croit avoir vu  
d'une porte... Alors, saisie  
d'horreur elle fléchit...À la  
place de cette porte,à la  
place de son rêve  
transfiguré !

Férocement, le mur plein,  
sans aucune ouverture..  
tapissé, s'oppose à ! Elle!  
Traüme sind Strohe dit-on  
en allemand !

Senta grandie d'une seule  
gifle !

Et comme le *Rameur* de  
E.Verhaeren se rend compte  
qu'il n'a pas quitté la  
rive, devra redescendre  
l'escalier au bas duquel la  
dureté du réel l'absorbera.

**Claus Guth**,transcrit  
l'œuvre wagnérienne, pour  
nous.Sans quitter notre  
fauteuil, cependant sommes  
irrésistiblement "embarqué  
»sur son vaisseau fantôme !  
Car il anime sa direction  
d'acteur avec une  
intelligence très  
perspicace et jongle  
habilement avec le texte et  
sa psychologie. **Christian  
Schmidt** avec ce décor  
inédit et expressif, meuble  
l'espace avec de simples  
rappels de lieux ,en  
prenant pour témoins des  
objets usuels.Les chanteurs  
et les musiciens ont ainsi  
toute la charge réelle de  
raconter la légende...Tout  
est ramené au dénominateur  
commun d'un livre,d'un  
fauteuil et de cet espace  
dédoublé.Et l'effet est  
absolument et justement  
déroutant!

Au remplacement près des

fileuses par des mannequins de cuivre, médium de coiffure en blouse robes bleu marine, qui donne un style "opérette" américaine à une scène, nous avons marché sur les traces de Senta ! Et marché avec tous les interprètes

L'orchestre de Bayreuth conduit par **Marc Albrecht** atteint des sommets inouïs de beautés sonores. Les instrumentistes des pupitres solistes sont présents sur des flots de cordes passant par tous les états d'un fabuleux mirage. Les contrastes des caractères de personnages s'y inscrivent avec une vigueur et une franchise subjuguante.

La voix d' **Adrienne Dugger**, un peu en deçà de la gaine vocale trépidante d'une *Senta* explosive ou visionnaire, dispose d'un timbre clair et d'une ligne harmonieuse.

L'expression, le phrasé sont naturels. Elle a du tempérament, rend avec justesse la complexité et le trouble qui l'on toujours habitée dans l'inquiétude angoissée taraudant son âme. Son jeu très concentré sert parfaitement la conception de la production. Le *Eric* d'**Alfons Eberz** présente un timbre difficile et chante tout en force ; sur la gorge, le souffle assez court. Mais, dans cette production, cela passe. La palme du meilleur chanteur revient au *Daland* **Jaako Ryhanen**. Beau timbre

souple, notes graves très déliées. Expression du personnage naturelle et énergique. Mais nous avons souffert pour le *Hollandais*

**John Tomlinson** dont l'interprétation scénique torturée, épousant la vision identitaire au père avec authenticité est d'un acteur digne de Shakespear ! mais hélas la voix fatiguée, limitée est parfois approximative. Ainsi au cours de son premier air dès l'entrée, sur les articulations, les nuances chantées/parlées, il détrempe jusqu'à la prise centrale de l'air qu'il élève difficilement au chant... prolonge sur le mode précédent d'un ton de colère terne. Il est loin de la rage sourde indispensable au : *Vergebne Hoffnung ! Fuchtbar eitler Wahn Um ew'ge Treu' auf Erden ist's getan !* et de la suite.

Les chœurs de Bayreuth sont toujours somptueux, d'une parfaite cohérence, en osmose avec l'orchestre ; efficaces, expressifs. Bref au niveau le plus haut de l'interprétation habituelle des lieux.

Cette production qui a tenu trois ans la scène de Bayreuth, s'est révélée un partage, entre remodelage de l'idée théâtrale, débarassée d'un réalisme pictural souvent périlleux et sans outrage à l'esprit de l'auteur. D'autant que

travail vocal et musical  
est remarquable.  
Amalthée